

MARION MICHAU

Valsez, regrets



J'AI
LU

Valsez, regrets

DE LA MÊME AUTRICE

Apocalipstick, coécrit avec Charlotte Marin, XO, 2010.

Mensonges d'une nuit d'été, coécrit avec Charlotte Marin, Michel Lafon, 2012.

Les Crevettes ont le cœur dans la tête, Albin Michel, 2015 ; J'ai lu, 2016.

Si le verre est à moitié vide, ajoutez de la vodka, Albin Michel, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Ilove, Albin Michel, 2018 ; J'ai lu, 2019.

MARION
MICHAU

Valsez, regrets

ROMAN



©Éditions Albin Michel, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Stéphanie et Carine,
nos vies seraient-elles différentes
si nous portions notre deuxième prénom ?*

*Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.*

VOLTAIRE,
« À Mme du Châtelet »

*J'aime ceux qui paniquent
Ceux qui sont pas logiques
Enfin, pas comme il faut
Ceux qui avec leurs chaînes
Pour pas que ça nous gêne
Font un bruit de grelot.*

Anne SYLVESTRE,
« Les gens qui doutent »

1

Je ne dirais pas spontanément que je suis une mauvaise citoyenne. Je vote aux élections présidentielles et freine au passage piéton. Je peux même envisager de donner mon temps sur une courte période – tenir le stand de boissons à la fête de l'école –, mais donner mon sang, non. En théorie. Qu'est-ce que je fais dans ce couloir, sur un siège en plastique de l'espace Marcel-Cachin, à attendre que des sauvages en blouse blanche me pompent cinq cents millilitres de sang, soit l'équivalent de dix boudins créoles ?

Un infirmier apparaît et une femme se lève à ma droite. Putain d'orgueil. Si je n'avais pas recruté deux mandataires de moins de vingt-cinq ans dans l'espoir fou que mon agence immobilière se mette à tourner comme un derviche, je serais en train de déjeuner en terrasse. S'infliger quotidiennement deux adolescentes quand on va avoir quarante ans dans une semaine, c'est déraisonnable. Elles ont la jeunesse, elles ont le sexe, je n'allais pas leur laisser les actes solidaires.

— On va donner notre sang entre midi et deux, tu viens avec nous, Pilar ?

— Eh ben... mais... carrément.

Oui, je m'appelle Pilar. Je m'appelle même Pilar Mouclade et je viens de Limoges. Je récapitule : Pilar Mouclade, limougeaude. Envoyez le saindoux. Je ne sais pas si on réalise tout de suite l'ampleur de la malédiction. « Pilar » a des accointances douteuses avec les mots « pileux », « poil », « épiler », et « Mouclade » désigne un plat de moules. Je vous laisse imaginer les blagues qui découlent de l'association catastrophique de ces deux images.

Un homme se lève à ma gauche. Je suis cernée par le dévouement.

Encore si je m'appelais Pilar Valdès Ibañez, je bénéficierais du charme hispanique. Je ne serais plus une petite brune bouclée à gros nez et grosses fesses qui se coltine un prénom que personne ne comprend du premier coup. Je serais une héroïne d'Almodovar, rude et sensuelle, *una mujer real*. Même moi, je me vivrais différemment, mais chlac, fin de la pellicule : je m'appelle Pilar Mouclade, et si je porte un prénom espagnol c'est parce que ma mère est allée passer une semaine à Benicàssim quand elle était enceinte de moi. La réceptionniste de l'hôtel était adorable, paraît-il. Je n'en doute pas, mais était-ce une raison suffisante pour me séquestrer à vie avec son prénom ?

Dans toutes les familles normalement constituées, le père aurait mis son veto (pourquoi pas Dolores tant qu'on y est ?), mais mon père n'a pas eu son mot à dire puisqu'il se résume à « un homme qui dansait très bien » au Calypso Club Limoges en juillet 1979.

Je regarde mon portable. Je ne veux pas avoir l'air de me défiler, mais j'ai une visite à 14 h 30. 13 h 18. Encore un peu tôt pour se défiler.

Je m'étonne de ne pas voir Mélanie et Jaya attendre avec moi. On est pourtant arrivées ensemble. Si ça se trouve, elles ont décidé au dernier moment d'aller boire des tequilas paf dans un bar branché du « onze ».

Elles ne peuvent pas dire « onzième », comme tout le monde ? Parfois je les déteste... et je m'en veux, bien sûr. Qu'est-ce que j'ai à leur envier ? J'ai un mec formidable, deux garçons en bonne santé (en très bonne santé vu le nombre de conneries qu'ils débitent à la minute). J'ai un grand appartement avec un vrai lit, dans une vraie chambre qui ferme avec une vraie porte. Je ne suis pas obligée de déplier mon clic-clac après avoir glissé ma table basse sous l'évier de ma kitchenette. J'ai une agence qui...

— PILAR MOUCLADE !

Pitié... Moins fort...

Je me lève et suis l'infirmière. Traverser les enfers sans se retourner. Être plus maligne qu'Orphée.

J'ai réussi à ne pas m'évanouir. Mon angoisse a donc fait place à une fierté turgescence. Je sors dans la rue le torse bombé. Grâce à moi, l'humanité se porte mieux. Je viens d'accomplir un acte d'une immense générosité. Je suis tentée d'arrêter des gens dans la rue pour leur parler de grandeur d'âme et d'oubli de soi, mais je suis freinée dans mon élan par Mélanie et Jaya. Adossées à une barrière devant l'entrée, elles m'attendent en mangeant un sandwich dégoulinant de mayonnaise.

— On a cru que tu ne sortirais jamais !
Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je donnais mon sang. Pourquoi ? Pas vous ?

— Non, ils n'en ont pas voulu.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Jaya fait moins de cinquante kilos et moi, j'ai eu trop de partenaires sexuels au cours des quatre derniers mois.

J'essaie de sourire. Vraiment j'essaie.

— Et toi, t'as pu le donner ?

— ...

Parfois je les déteste... et je m'en veux bien sûr.

3

Je me fais couler un café à l'agence. Les filles sont parties prospecter en gloussant. Je ne sais pas comment elles se débrouillent, même quand elles ne gloussent pas, elles ont l'air de glousser. Elles se sont rencontrées ici il y a moins d'un an, mais se sont déjà accordé le titre honorifique de « meilleures amies ». Elles vont boire des verres après le travail pour partager leurs expériences trépidantes de jeunes célibataires. D'après ce que j'ai compris – j'essaie de mettre de la distance, mais je suis souvent rattrapée par l'envie d'être cool –, Mélanie couche plus souvent que Jaya, qui préfère sucer si elle n'est pas sûre de tomber amoureuse (cette dernière phrase prouve que je n'arrive pas du tout à mettre de la distance). Mélanie a grandi à Nice. C'est le prototype de la blonde gironde qui devait passer ses samedis dans la rue commerçante. Jaya, elle, est de Romainville où sa mère tient un institut de beauté indien (massage, henné, manucure, épilation au fil). Quand elles sont à l'agence, elles me vident mes réserves de capsules Nespresso en parlant de mecs et de « craquage total » sur

Veepee. Heureusement, elles sont souvent sur le terrain.

Elles me font penser à moi à leur âge. Plus de jambes que de tête. Plus de salive que d'idées. Quand je suis arrivée chez Bauer Immobilier, j'étais persuadée que pour être un bon agent, il fallait savoir vendre « un peigne à un chauve », comme aimait à le répéter mon premier employeur. En regardant M. Bauer, j'ai compris que le travail consistait à faire exactement l'inverse : proposer aux gens ce dont ils ont besoin. Si quelqu'un cherche un trois-pièces avec terrasse, si possible orientée plein sud, il faut lui faire visiter des trois-pièces avec terrasse, si possible orientée plein sud. Le bagout arrive après, pour les finitions.

Il connaissait son affaire, le père Bauer, et tout le monde lui faisait confiance. Pourtant, il n'avait que deux costumes, un marron en velours côtelé l'hiver et un vert olive l'été. Il roulait dans une R25 moutarde qu'il continuait à appeler « ma nouvelle voiture ». À midi, on le trouvait devant le plat du jour dans une cantine de quartier qui a fermé depuis. Il était d'une autre époque, l'époque « courtoisie et harengs pommes à l'huile ».

Il n'a jamais eu d'enfants. J'ai toujours manqué de père. On a fait affaires. C'est en partie ce qui explique qu'il m'a laissé les clés de la boutique en partant, et que je continue à faire ce métier que je n'apprécie pas particulièrement.

4

— Et voici la chambre parentale.

La fille s'extasie comme si je venais de la faire entrer dans les appartements du roi.

— Elle fait combien de mètres carrés ?

— Quatorze.

Elle jette un regard pétillant à son homme. Elle est très amoureuse et très enceinte. Double ration de dopamine. En ce moment, elle doit penser que le conflit au Proche-Orient pourrait se régler avec des cupcakes. Les femmes qui vont accoucher sont du pain bénit pour les agents immobiliers. Elles sont prêtes à acheter n'importe quoi pourvu qu'elles aient les clés avant le bébé. C'est hormonal. Je sais ce que je dis, je suis passée par là, deux fois. J'aurais acheté une caravane rouillée collée à une usine de produits chimiques si Étienne n'avait pas orienté notre choix vers un appartement moderne dans le centre de Romainville (*une ville qui est aussi un village*). L'homme du jour, lui, me la joue détaché. Plus la maison lui plaît, plus il parle de taxes foncières. Je sais qu'ils vont me faire une

offre, il prépare juste le terrain pour baisser le prix de dix mille euros.

La fille colle son gros ventre contre lui.

— Moi j'adore, pas toi ?

— Si, si.

Mais lâche-toi, n'étrangle pas ton coup de cœur, tu l'auras ta ristourne, le vendeur est même prêt à descendre de quinze mille.

— Je vous emmène voir le figuier ?

— Le figuier ?!

Il sourit malgré lui. Les figuiers doivent avoir un syndicat aussi puissant que les palmiers.

Je les précède jusqu'au jardin et les entends glousser dans mon dos.

Il faut avoir le couple bien accroché pour être agent immobilier. Tous les jours, je vois défiler des tourtereaux en pleine montée. Ils s'aiment par-delà les défauts et la belle-famille, par-delà les crédits et les lessives à faire. Et moi, je les accompagne dans la merveilleuse aventure de la nidification. Brindilles et battements d'ailes. Je sais qu'ils auront des engueulades sombres et grandioses dans la maison que je m'apprête à leur vendre, mais l'heure est aux rasades d'amour et d'eau fraîche. Parfois, ça me rend nostalgique. Pourtant, Étienne et moi allons bien, merci. Mais on n'en est plus à rire dans le dos des gens. La magie s'est éventée. On connaît les tours de l'autre, les élastiques cachés dans ses manches, toutes les anecdotes qu'on raconte en soirée. On est passé de l'autre côté du miroir, celui où on se fout de son reflet.

— Il est magnifique ce figuier.

Le mamamouchi à grosses feuilles trône au milieu du jardin. Il est la campagne à lui tout seul, le Sud à dix minutes de Paris. C'est lui qui déclenchera la vente. Je le sais. Il le sait. Il ne prend même pas la peine de s'agiter dans la brise.

Le figuier de mon adolescence s'appelait Stella. Stella Saintonge. J'ai passé des années à essayer d'exister à côté d'elle comme une luciole furieusement décidée à ne pas se laisser impressionner par le soleil. Stella était magnétique. Partout où elle apparaissait, on ne voyait qu'elle. Elle et ses longues jambes, elle et sa chevelure dorée, sa bouche incroyablement pulpeuse et ses yeux verts en amande. Elle avait tout : la beauté et le charme. Elle ne poussait pas son avantage. Au contraire. Elle s'habillait n'importe comment, se coupait les cheveux elle-même, se maquillait à peine, mais moins elle se mettait en valeur, plus son naturel rayonnait. Quand elle enfilait un bleu de travail acheté au kilo dans une friperie, elle avait l'air d'une danseuse new-yorkaise. Comment voulez-vous que je fasse le poids (même si le poids n'était pas vraiment le problème) ? Il suffisait qu'elle tende ses doigts de pianiste, plie son poignet gracile, attrape dans sa trousse un vieil élastique et s'attache les cheveux en chignon pour que toutes les filles de seconde A et par onde de choc toutes les filles

du lycée Suzanne-Valadon, voire toutes les filles de Limoges, aient une irréprouvable envie d'attacher leurs cheveux en priant pour lui ressembler, ne serait-ce que de dos. Et je ne parle pas des hommes qui se statufiaient sur son passage.

Je ne m'en rendais pas compte à l'époque, mais je la suivais en faisant beaucoup de bruit pour qu'on ne m'oublie pas complètement. Je riais très fort. Je maquillais ma bouche en rouge vif. Je mettais des talons extravagants et des décolletés plongeants.

— Oui, c'est mes seins, tu veux voir le ticket de caisse ?

Je faisais ce genre de blague aux mecs, tout le temps. J'obtenais souvent des rires, c'était toujours ça d'arraché au charisme de Stella.

Fille unique, elle était le seul astre de son système solaire. Ses parents tenaient un hôtel au bord de la Vienne, au pied du quartier historique. Elle avait toujours connu la stabilité et les vacances d'hiver au Lioran, l'amour et les vacances d'été à Gruissan. Alors que moi, je vivais dans le désordre de ma mère. On passait de studio en appartement et d'appartement en chambre de bonne au gré de ses licenciements ou de ses ruptures amoureuses (les deux affaires étaient souvent liées). J'ai eu un nombre parfaitement traumatisant de beaux-pères. Aujourd'hui, je les confonds tous. Il faut dire que ma mère s'est longtemps spécialisée dans le toc à moustache.

— Qu'est-ce que tu veux, Pilar, je ne supporte pas d'être seule.

J'ai mis des années à comprendre cette phrase.
Elle n'était pas seule, puisque j'étais là...

Toute mon enfance, je l'ai entendue parler de valises et d'aller simple pour le bout du monde.

— Qu'est-ce qui nous retient ?

J'ai grandi avec cette idée dans un coin de ma tête, et un grand sac en toile rose et bleu dans un coin de ma chambre. Les années ont passé, et on ne s'est jamais éloignées à plus de vingt kilomètres de Limoges, où elle vit encore. Ma mère m'a toujours fait penser à une mouche contre une vitre : elle dépense une énergie folle à se cogner.

— Dites voir, vous rentrez tôt ce soir !

Voilà où j'en suis : ma boulangère s'étonne quand je rentre du travail avant 20 heures. J'aurais dû lui dire d'aller se faire cuire le cul. Je n'ai pas besoin qu'on me rappelle que, tous les soirs, j'arrive après la bataille, quand mes enfants sont douchés et nourris.

Je sors de la boulangerie avec ma baguette et un vague dégoût de moi-même.

J'ai laissé Mélanie fermer l'agence pour avoir le temps de me préparer. Je n'aime pas me vanter, mais nous sortons. Mieux que ça, nous allons à un vernissage de Rinaldo Rocca, l'Italien qui fait les photos des appartements que je rentre. Quand il m'a demandé s'il pouvait faire mon portrait pour un projet personnel, j'ai fait ma timide, mais dans le fond, je rayonnais de fierté. L'histoire retiendra que je ne suis pas qu'une femme qui achète une baguette pas trop cuite tous les soirs à 20 heures.

Je tape le code et pousse la porte moderne de mon immeuble moderne. On l'a acheté sur plan il y a un peu plus de six ans, et je n'ai jamais réussi à l'aimer. Trop fonctionnel. Murs blancs et métal gris. Je passe mes journées à vanter les charmes de l'ancien, et vis dans un programme neuf, aussi sexy qu'un investissement locatif éligible à la loi Pinel. L'éternelle malédiction du cordonnier... Je reconnais que la brochure n'a pas menti : *Située en première couronne, cette résidence contemporaine bénéficie d'un accès rapide aux autoroutes A3 et A86. Romainville s'inscrit pleinement dans la belle dynamique du Grand Paris. Le cadre est agréable et idéalement situé près des commerces et des écoles. Notre T3 se distingue par ses volumes généreux et ses multiples expositions. Jouissant de prestations de qualité et prolongé d'un balcon, il est équipé d'une grande baie vitrée qui apporte à l'ensemble un véritable confort lumineux.* Sauf que la grande baie vitrée donne sur un immeuble identique au nôtre, et qu'au même étage (quand ça veut pas, ça veut pas) vit la famille Modèle. Rien

ne traîne dans leur salon Roche Bobois. Pas un manteau, pas une basket, pas une arène de toupies Beyblade. Je suis sûre qu'à l'heure qu'il est, les deux petites filles bien peignées attendent leur portion de quinoa au brocoli, tandis que le père en costume raconte une anecdote passionnante à la mère en combinaison beige. Il y a un Monoprix juste en dessous de chez eux. Quand je les croise au rayon bio en train d'hésiter entre le lait d'amande et le lait d'avoine, j'ai envie de les assommer avec mon concombre transgénique.

Je sors de l'ascenseur, plonge la main dans mon sac et brasse le fond à la recherche de mes clés. Je pourrais sonner, mais Étienne me demanderait ce que j'en ai fait, et je devrais les chercher devant lui. Au moment où je commence à me faire une raison (je les ai oubliées à l'agence, ou perdues, ou mangées), je les retrouve dans l'une des innombrables poches de mon sac à dos... parce que oui, je me trimballe à presque quarante ans avec un sac à dos négligemment accroché à une épaule. Je continue la lutte. Je ne lâche rien. Contre le temps, quadragénaires du monde entier, unissons-nous.

Remerciements

Jamais trois sans quatre comme on dit chez les gourmands : je remercie Richard Ducousset, Francis Esménard et Gilles Haéri de m'avoir une quatrième fois renouvelé leur confiance. Je remercie toute l'équipe d'Albin Michel, à commencer par la pétillante Maëlle Guillaud et la merveilleuse Marie Dormann. Je remercie également Agathe Tissier, Agnès Ramy et Murielle Magellan, mes premières lectrices, tellement précieuses, et bien sûr je remercie Bertrand Nadler, mon homme-racine, et nos deux pactoles : Maxence et Alexandre.



13942

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 11 septembre 2023

Dépôt légal : juillet 2023
EAN 9782290377215
OTP L21EPLN003338-542575

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion